



L'anus du monde (II)

Paul Lucas

La vérité de ce monde c'est la mort.

Il faut choisir, mourir ou mentir.

Je n'ai jamais pu me tuer moi.

Céline

1

Je passai l'année suivante à voyager.

À mon retour, je retrouvai facilement du travail, en Suisse, à l'Hôpital Psychiatrique de Cernier : un endroit loin de la ville, au milieu d'une plaine triste et brumeuse.

L'entretien d'embauche se passa à la cafétéria, autour d'une table et de deux jus de fruit. Mon interlocutrice, madame Ginette Reynier, infirmière-chef (ou *directrice des soins infirmiers*, comme elle aimait à se présenter), boitait légèrement. J'appris plus tard qu'elle était amputée d'une jambe, juste sous le genou, suite à un accident de voiture. Elle était à la fois sèche et courtoise : petite, trapue même, avec un air buté et déterminé qui se radoucissait sitôt qu'on lui souriait. À la fin, je la trouvais presque charmante : elle m'avait embauché sans me poser de questions trop chiantes (sur mon précédent poste, sur ma motivation, etc.)

C'était une ambitieuse la Ginette, ce qui pouvait vite la rendre bandante ; elle était veuve d'un ambassadeur (un futur ministre, selon mes futurs collègues), qui s'était tué, cinq ans plus tôt, dans l'accident où elle avait perdu sa jambe ; c'était au Brésil (*Pourquoi le Brésil ?*).

Stefan Zweig est mort au Brésil lui aussi, en 1942. Quelques jours avant de se suicider, avec sa femme Lotte Altmann, il rendit visite à Georges Bernanos, exilé comme lui au Brésil.

2

Je vais faire comme Seb, ce bandit : il a réglé son compte d'un coup de 22 long rifle, au petit matin, juste avant de partir travailler. Je ne sais plus s'il se l'est mis dans la bouche ou sur la tempe. Je n'ai pas de 22 long rifle.

La première fois que j'ai vu un mort, j'avais quinze ans : c'était mon grand-père. Je le cherchais pour lui taxer une clope, et je l'ai retrouvé pendu dans la cave. Il habitait chez son gendre, qui est mon père, qui est très con. Ce dernier, qui est toujours marié à ma mère, qui est la fille du grand-père suicidé, avait décidé de faire payer au *vieux*, comme il aimait l'appeler, une pension de trois cents euros par mois (la moitié de son allocation retraite). Mon père, qui n'est pas maçon mais haut fonctionnaire, était riche à l'époque – il l'est toujours aujourd'hui, suffisamment en tout cas pour m'envoyer un chèque de temps en temps, quand il me sait dans le besoin, c'est à dire une fois par an, après les fêtes en général... pas grand-chose, cinq cent euros : dix grammes de coke. Depuis l'âge de quinze ans, je me fais un devoir de claquer tous les sous que me donne ma famille dans la dope. C'est un principe qui s'est peu à peu imposé à moi, malgré moi, et dont j'arrive encore à tirer un certain plaisir.

Je fais souvent un rêve : ça se passe dans un champ de pêchers en fleurs, pas loin d'une rivière – une rivière qui plus bas fait un coude au pied d'une falaise et part vers le sud. Je pense, mais j'en suis pas sûr, que c'est là que mes parents m'ont conçu.

Plus bas, dans le méandre, en zone inondable, d'autres champs de pêchers, de pommiers aussi, séparés de la rivière par une forêt de peupliers dense et marécageuse : c'est là qu'on allait fumer des joints, Seb, Pat et moi, et parfois Claude, et aussi quelques autres... C'était cool, on vivait chacun chez nos parents, on était étudiants, lycéens, apprentis, et on avait tous un goût prononcé pour la fumette... pour d'autres choses aussi, mais pour ça les volontaires étaient moins nombreux.

3

La Suisse romande, c'est l'Eldorado des *frouzes*. En Suisse, on dit *frouze* comme on dit *bougnoule* ou *bicot* en France : de manière dévalorisante, dépréciative, pour désigner l'étranger, l'*Arabe*, le profiteur – ici, le Français, quelle que soit sa

confession, du moment qu'il est Français et que ça rime avec *frouze*. C'est assez drôle... j'ai mis des années à m'y habituer.

Au début, je détestais vraiment les Suisses ; je les déteste encore, mais moins qu'avant ; disons que maintenant je les déteste en tant qu'êtres humains ; avant je les détestais en tant qu'êtres humains *de nationalité suisse* ; ça m'a passé.

Il y a, parmi les frouzes, une race bien particulière, qui est celle des *frontaliers*. Ces derniers, comme leurs noms l'indiquent, habitent près de la frontière, mais du côté français. Établis autour de Morteau et Pontarlier, qui font partie des bleds les plus tristes du monde, ils se farcissent deux ou trois heures de route quotidienne pour venir sur Neuchâtel, Yverdon ou Lausanne.

Tous mes collègues étaient étrangers. Parmi eux, une bonne moitié de frouzes, tous frontaliers, officiellement en tout cas. On peut être frontalier (et c'est là l'astuce) tout en habitant en Suisse de manière permanente : il suffit juste d'avoir une adresse et de déclarer ses impôts en France, ce qui permet de se faire trois ou quatre mille euros de plus par an. La moitié de mes collègues frouzes procédait ainsi, partageant la même adresse en France (un studio à Pontarlier par exemple), mais habitant tous, de manière permanente, dans des chambres réservées au personnel, que l'on trouve encore dans beaucoup d'hôpitaux suisses.

4

La première fois, depuis l'école primaire, que je revis Sébastien, c'était à la fête du village. Il traînait déjà avec Patrick (*Pat*, pour les intimes), que je connaissais aussi, mais que j'aimais moins. Il avait aussi une copine, Amélie, dont le père était flic. On avait seize ou dix-sept ans, et on allait fumer des joints en cachette, juste à côté de la salle des fêtes, dans le cimetière. Je ne le savais pas encore, mais on fumait à l'endroit même où il serait enterré quelques années plus tard. Ce que je savais par contre, c'est qu'il y avait la tombe de mon grand-père à dix mètres sur ma gauche, et que je n'étais pas pressé d'aller le rejoindre.

Pat, c'était le bras droit de Seb, son Baffie, son chien. Jusqu'à ma rencontre avec un frontalier particulièrement *suisse*, ce fut l'homme le plus radin que j'eusse jamais rencontré. En trois ans, je ne l'ai jamais vu payer un joint, non pas qu'il n'en ait pas sur lui (il avait toujours des *bouts à deux cents* à refourguer), mais c'était un

pingre, c'était constitutif de son identité. *La terre ne ment jamais*, disait Pétain ; Pat était fils de paysan.

C'est avec Seb, deux ans plus tard, que je fis mon premier coma.

On traînait dans la rue à la recherche d'ecstasy ou de LSD, et on tomba sur un vieux clodo qui avait du Tranxene – pas cher : cinq euros les dix comprimés de cinquante mg.

« Faites gaffe les jeunes », nous dit-il en tendant la boîte, « c'est fort. »

On prit cinq comprimés chacun, d'un coup, et ce fut effectivement très fort.

La particularité du Tranxene, c'est que ça met longtemps à monter, et encore plus longtemps à descendre. Pour résumer, disons que nous dormîmes bien cette nuit-là... c'est seulement au réveil que les choses se compliquèrent, quand il fallut retourner à l'école.

Ce que je vais raconter maintenant est d'abord fondé sur des témoignages extérieurs, des témoignages sur lesquels je rajouterai, au besoin, quelques souvenirs. À 8 heures, j'avais un cours à propos des *diagnostics infirmiers* ; un cours obligatoire mais inutile, donné par nos deux moniteurs attirés, Jean-Claude Machin et Aline Truc, deux cadres infirmiers que je trouvais suffisamment ennuyeux pour leur couper la parole à tout bout de champ, et exposer ce que je croyais être de bonnes idées. À côté de moi, Marie-Jeanne n'arrêtait pas de me donner des coups de pied en me disant, très discrètement : « Ferme ta gueule. »

(Je garde un bon souvenir de Marie-Jeanne. En début d'année, il avait fallu se présenter chacun son tour au reste de la classe. On sortait tous du lycée, ou presque, et chacun raconta sa petite vie, ses ambitions, ses loisirs, etc. Elle seule se présenta sobrement : « Bonjour, je m'appelle Marie-Jeanne, j'ai vingt-trois ans, et je suis divorcée. » Ça m'avait soufflé, et ça lui avait valu l'hostilité de toutes les autres femelles – bien propres, bien sages – de la classe. Plus tard, bien plus tard, lorsqu'il fallut éclaircir les rangs à l'approche du diplôme, elle fit partie des premiers débarqués. Elle était fière et donnait souvent son avis, ce qui ne lui rendait pas forcément service. En stage, pour pas se faire saquer, c'est simple, il suffit de fermer sa gueule ; en cours, c'est différent, puisque les copies sont anonymes. Le hic, c'est les examens pratiques, qui sont supervisés par votre référent de stage et votre moniteur, un mélange explosif si votre stage s'est mal passé et que votre moniteur ne vous aime pas ; c'est à ce moment-là que les sales décisions se prennent et que les étudiants se font saquer.)

Ensuite, à la pause de 10 heures, il semblerait que je sois tombé dans les escaliers, un café à la main. C'est là que Jean-Phi et Marie-Jeanne prirent la sage décision de me ramener chez mes parents. Il n'était pas question, pour eux, que je retourne en cours dans cet état. Ensuite, j'ai dormi trente-six heures.

(Un mot sur Jean-Phi : lui aussi se fit saquer à l'approche du diplôme, et pas parce qu'il travaillait mal... d'ailleurs, je n'ai jamais vu un étudiant se faire saquer parce qu'il travaillait mal ; les raisons invoquées pour coller une sale note n'avaient jamais rien à voir avec le travail effectué mais uniquement avec la personnalité du stagiaire : toutes les originalités étaient savamment sabrées, pour que rien ne dépasse, pour que tout file droit.)

Je me rappelle avoir vu un médecin ce jour là, vers 16 heures. Il me fit un rapide examen neurologique (pupilles, réflexes musculaires et coordination psychomotrice : je devais toucher le bout de mon nez avec le bout de mon doigt), et me posa tout un tas de questions sur la soirée précédente, et ce que j'avais ingurgité.

- Quelques bières et un *Imovane*...
- Vous vous foutez de ma gueule ?
- Pas du tout.

D'après ma mère, le médecin conseilla de me laisser dormir. Je me réveillai le lendemain soir, peu après 22 heures. Ma mère m'expliqua qu'elle avait eu la mère de Seb au téléphone, hier et aujourd'hui, et qu'il était dans le même état que moi : il comatait gentiment, et un médecin était également passé le voir.

Un peu plus tard, dans la même soirée :

- Tu connais ce truc ? me demanda Seb.

Il me montra une boîte de médicaments – *Praxinor*, ça s'appelait.

- Non, c'est quoi ?
- C'est ce que m'a prescrit le toubib.

On regarda la notice : il s'agissait d'un hypertenseur.

- T'en a pris ?
- Ouais : deux... mais ça m'a pas fait grand-chose...

Il prépara un bang, qu'il s'envoya, puis m'en prépara un :

- Ça s'appelle comment ce qu'on a pris hier... avant-hier je veux dire ?
- Du Tranxene.

Il me passa le bang ; briquet, aspiration, bruits de bulles, etc.

- Je sais pas comment t'as fait pour aller en cours...

Je toussai.

– Moi non plus...

– En fait, je suis même pas sorti de mon lit...

– C'est ce que j'aurais dû faire.

On était dans sa chambre ; il était minuit, et c'était vendredi soir. On buvait pas d'alcool à l'époque, ou si peu ; on éprouvait même un certain mépris pour les pochards... s'envoyer trois litres de bière pour se péter la tête, alors qu'un comprimé d'ecstasy faisait amplement l'affaire, on trouvait ça stupide. On décida quand même d'aller boire un verre en ville – non sans avoir, au préalable, gober les comprimés de *Praxinor* restants (neuf chacun), en espérant vaguement que ça nous fasse quelque chose.

5

Le service où je fus embauché n'accueillait que des vieux, c'est-à-dire des patients âgés d'au moins soixante-cinq ans. C'était une unité d'admission, dans le sens où on accueillait uniquement des patients en crise. Je restai trois ans et demi dans ce service.

D'emblée, je me suis méfié de la surveillante, et j'ai eu tort. Elle s'appelait Miranda Soarès, et c'était une brave femme. Il y avait aussi le docteur Von Klüng (prononcer *Feun Kloung*), soixante ans, médecin-chef et grand manitou de l'ensemble psycho gériatrique du canton.

La première fois que je le vis, c'était dans le bureau infirmier ; il parlait (avec un accent allemand) à une infirmière et lui posait plein de questions. J'étais assis dans un coin, à remplir un dossier, et l'infirmière répondait poliment aux questions de ce type, que je pris de prime abord (il ne portait pas de blouse) pour un patient ou un visiteur. J'étais énervé ce jour-là, comme je le suis à chaque fois que je dois me lever tôt, et j'interrompis leur conversation pour demander un renseignement à ma collègue.

« Tu te rends pas compte », s'exclama-t-elle, une fois l'individu parti, « c'était le docteur Feun Kloung ! »

Je savais pas.

Quinze jours après, une note de service était affichée dans l'ascenseur et dans chaque bureau infirmier ; elle était signée Ginette Reynier et Adrian Von Klüng ; elle stipulait que « chaque nouveau collaborateur est invité, dès son arrivée, à se présenter personnellement au docteur Von Klüng, dont le bureau est situé etc. » Ce genre de note n'étant, selon moi, pas rétroactive, je m'abstenais d'aller visiter le bureau du boss.

Il y a un autre truc qui me gênait dans cette note, et qui m'avait gêné lors de l'entretien d'embauche avec Ginette, c'est l'emploi du mot *collaborateur*, trop associé dans mon esprit aux sales heures de l'Occupation, à la milice, aux dénonciations, aux rafles, etc. L'emploi d'un tel mot dans une telle institution n'est pas anodin, tout comme l'usage de plus en plus répandu du mot *client* pour désigner les malades, les *patients*. Les hôpitaux, comme les prisons, font partie des endroits où s'accumulent le plus de malheurs et de souffrances : en trois ans, sept patients parvinrent à se suicider dans l'enceinte du service, et une dizaine le firent dans les mois qui suivirent leur sortie ; en outre, j'ai participé, comme tous mes collègues, et en toute conscience, à une vingtaine de mises à mort.

La mise à mort, c'est simple : on commence par injecter un quart d'ampoule de morphine, en sous-cutanée, toutes les quatre heures. Ensuite, on double les doses quotidiennement jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il faut compter trois ou quatre jours en moyenne.

6

La première fois que je vis ce genre de choses, c'était en stage, dans un service de réanimation... un service qui dut plus tard fermer ses portes pendant un mois (le temps de renouveler l'équipe médicale), suite à des « excès » et un « taux de mortalité anormalement élevé » (selon le journaliste qui révéla l'affaire) que deux ou trois infirmiers excédés avaient fini par dénoncer à leur hiérarchie (en vain), puis à la presse. Une amie qui bossait là-bas durant cette période m'en parla comme d'un véritable abattoir. Coincés entre la direction qui supprimait des lits et des malades de plus en plus nombreux, les médecins avaient fini par faire eux-mêmes de la place dans le service, avec l'aide active des infirmiers. À terme, la visite médicale ne servait plus qu'à choisir qui serait encore en vie le lendemain : tout dépendait du nombre d'admissions prévues dans l'après-midi, à la sortie du bloc opératoire.

Ce jour-là, la décision fut prise par le chef de service, en accord avec la famille. Il s'agissait d'une mamie victime d'une hémorragie cérébrale. La discussion entre le médecin et les deux enfants eut lieu dans le couloir et ne dura pas plus de cinq minutes. Ensuite, le médecin demanda à l'infirmière de préparer une seringue de morphine et de la passer sur vingt-quatre heures. Il repartit aussitôt, et l'infirmière se tourna vers moi :

- T'as déjà préparé un pousse seringue ?
- Non.
- Tu vas voir, c'est pas compliqué.

Ce n'était effectivement pas très compliqué... C'était même beaucoup plus simple, et plus économique aussi, que de la maintenir en vie. Les lésions cérébrales étaient irréversibles ; elle pouvait vivre encore des années, comateuse et grabataire, ou légumifiée dans un fauteuil roulant.

7

C'est pendant ce stage que je pris mes plus grosses défonces avec Seb.

Dès le réveil, c'est à dire à 5 heures du matin, je m'envoyais un bang avant de partir travailler. Je dormais peu en général, et c'est le seul moyen que j'avais trouvé pour me réveiller, d'un coup, et ensuite passer une journée à peu près intéressante. À 16 heures, je passai chercher Seb à son école, et ensuite on improvisait.

Un vendredi où je finissais plus tôt, et lui aussi, on se retrouva à la terrasse d'un bar en début d'après-midi. J'avais pris l'habitude de sortir des cachetons en fin de semaine, des cachetons dont le surdosage, d'après la notice, provoquait des délires ou des hallucinations, comme le LSD ou les *psylos*. Ce jour-là, j'avais une plaquette d'*Artane* dans la poche, un truc qu'on donne pour calmer les effets secondaires des neuroleptiques (tremblements, etc.), et qui est aussi, à haute dose, un puissant hallucinogène. On passa l'après-midi à la terrasse du bar et la montée fut longue et douce. À 18 heures, on était déchiré sans vraiment s'en rendre compte ; des gens arrivaient pour prendre l'apéro. La suite est un peu plus floue : je me rappelle avoir marché pendant des heures sur ce qui semblait être une épaisse moquette, un truc doux et moelleux dans lequel mes pieds s'enfonçaient voluptueusement... et qui n'était rien d'autre que le sol carrelé du bar. Je me rappelle aussi avoir levé le pied trois mètres avant une marche d'escalier, que je croyais être juste devant moi, et

m'être vautré en plein milieu du bistrot ; il y avait plein de monde, et j'eus l'impression de tomber dans de la paille. À part ça, il paraît qu'on a beaucoup joué au baby-foot, et cassé quelques verres.

Tout comme le *Tranxene*, l'*Artane* met longtemps à descendre.

Des mois après cette soirée, on me raconta l'histoire d'un type qui s'était pointé au petit matin dans un commissariat, sous *Artane*, pour porter plainte contre un lutin qui n'arrêtait pas de lui dire des insanités à l'oreille.

– Mais il est où votre lutin ? demanda le flic.

– Ben là, sur mon épaule !

Et il montra son épaule au policier.

Le type était sérieux, le flic aussi : il l'envoya pour vingt-quatre heures au mitard.

Je me réveillai à 5 heures du matin, comme tous les jours de la semaine, sauf que c'était samedi et que je ne travaillais pas. Je m'habillai sans bruit et m'envoyai un bang ; puis je sortis, fin prêt pour une nouvelle journée de travail. C'est en démarrant la voiture que je compris ma méprise. Je retournai me coucher.

À 7h30, nouveau réveil. Je sors de ma chambre, tout frais, et croise mon père dans le couloir.

– T'es déjà debout ? me dit-il l'air étonné.

– Ben ouais... J'ai pris l'habitude de me lever tôt.

– C'est bien ça...

– Je suis allé chez mamie tout à l'heure.

– Hein ?

– Elle m'a donné des salades et des tomates... j'ai tout mis sur la table de la cuisine.

Mon père fit quelques pas, sans trop savoir quoi penser, regarda la table de la cuisine, et se tourna vers moi, ahuri.

J'ajoutai :

– Y'a aussi Nicolas qui est passé... il repassera vers midi.

Il me regarda sans rien dire (on se disait déjà plus rien à l'époque).

– Bon, je crois que je vais aller me recoucher...

– Bonne nuit, me dit-il.

Ce n'est pas Nicolas mais Sébastien qui passa me voir à midi. Il klaxonna sous ma fenêtre et je descendis aussitôt le rejoindre. Il ne se rappelait pas, lui non plus, comment il avait atterri dans son lit. On avait chacun ramené notre voiture, mais on ne savait ni comment ni à quelle heure : on avait un trou noir à partir de minuit.

Bizarrement, il rêva aussi de sa grand-mère, de légumes et de Nicolas.
Que dire d'autre ?

8

Le docteur Von Klüng était un spécialiste de la maladie d'Alzheimer : il connaissait par cœur les derniers protocoles pour ralentir la sénilité et la dégénérescence du cerveau. En dehors de ça, c'était une bille : c'est tout juste s'il aurait reconnu un rhume d'une gastro-entérite. Je ne l'ai jamais vu prescrire de la morphine ; il laissait ça à son second, le docteur Bunescu, un Roumain de quarante-cinq ans, *chef de clinique et spécialiste de la dépression chez le sujet âgé* – comme c'était écrit sur ses cartes de visite et ses ordonnances.

Le docteur Bunescu ressemblait à Pascal Bruckner, essayiste à la mode, ce qui le rendait antipathique de prime abord. On le voyait rarement dans le service en dehors des réunions et des visites médicales – choses auxquelles je détestais participer : les réunions parce que je m'y endormais, et les visites parce que je pouvais vite me prendre le bec ou passer pour un con.

Une visite médicale, pour ceux qui connaissent pas, c'est dix personnes qui rentrent en même temps dans votre chambre... à leur tête, le médecin-chef, qui vous pose des questions de pure forme, pour illustrer les propos qu'il vient de tenir à son assemblée, juste avant d'ouvrir votre porte... parmi cette assemblée, des médecins assistants, des cadres infirmiers, des infirmiers, des stagiaires, etc., toute une faune en blouse blanche qui vous observe et vous écoute sans dire un mot.

Un matin, à la sortie d'une chambre, Feun Kloung s'adressa directement à moi :

– Alors, d'après vous, elle est dépressive cette dame ?

Il parlait de madame C, quatre-vingt-quinze ans, trente-cinq kilos, démente et clouée au lit.

– Je ne sais pas.

D'habitude, il réservait ses questions aux médecins assistants (à qui, perfide, il en faisait bien baver).

- Comment ça, vous ne savez pas ?
- Vu son état, je pense qu'elle est dépressive.
- Vous le pensez, ou vous en êtes sûr ?
- J'en suis sûr.
- C'est quoi les signes de la dépression ?

Fils de pute, pensai-je.

- Je sais pas moi... la tristesse.
- Comment ça, vous ne savez pas ? La tristesse, d'accord, mais la tristesse, elle apparaît plutôt le matin ou le soir ?

- Les deux...
- Non, pas les deux !

Et il expliqua à l'assemblée que la tristesse, chez les patients dépressifs, apparaissait essentiellement le matin, au réveil. Puis, s'adressant à moi :

- Fous afez obtenu fotre diplôme dans quelle école ?

J'aurais du lui dire : « Dans une école *vrounzaise* », mais j'ai fermé ma gueule.

Le spécialiste de la morphine, donc, c'était le docteur Bunescu. À propos de madame C, il prit le relais de Feun Kloung deux semaines après la visite ci-dessus ; en deux jours c'était réglé.

Madame D, quatre-vingt-trois ans, fut plus coriace. Hospitalisée depuis trois mois pour une *dépression sévère*, comme indiqué dans le dossier de soins, et une *altération de l'état général*, elle ne réagissait pas au traitement antidépresseur, ne mangeait rien et refusait de sortir de son lit... on la levait quand même, quelques heures par jour, attachée sur un fauteuil roulant. Veuve, sans enfant, et tout à fait lucide, elle venait d'un home (qui ne voulait pas la reprendre) et présentait tous les signes, selon Bunescu, du *syndrome de glissement*. « Mais laissez-moi tranquille ! », hurlait-elle, au comble du désespoir, quand on changeait sa couche ou pendant sa toilette.

Après deux injections de morphine, elle criait moins fort ; après vingt injections, réparties sur trois jours, on ne l'entendait plus du tout... ou presque plus : elle gémissait encore à chaque fois qu'on plantait l'aiguille, mais restait inconsciente le reste du temps – ce qui, d'une certaine manière, facilitait grandement les soins (qui

se réduisaient à une toilette et quatre changes quotidiens) ; elle n'était plus nourrie ni hydratée, et toutes les quatre heures on la poussait gentiment vers la mort.

Lors de la visite médicale, Bunescu ne prit même pas la peine de rentrer dans sa chambre. C'est Miranda, ma cheffe bien-aimée, qui lui expliqua la situation. Il l'écouta en regardant par terre, puis, s'adressant au médecin assistant, une jeune Péruvienne qui parlait tout juste français : « On va passer à deux ampoules toutes les quatre heures. » L'assistante signa la prescription sans rechigner, et Bunescu se dirigea vers la chambre suivante.

C'est chiant de tuer des gens ; ça use moralement. On se battait pas dans le service pour aller faire ces injections, mais on y allait quand même, à tour de rôle... parfois même avec des stagiaires, pour qu'ils se fassent la main. C'est comme ça que j'ai appris à faire des injections, des prises de sang ou des poses de cathéter : en piquant des comateux ou des vieux déments, des gens qui dans tous les cas ne se plaindraient pas, ou si peu, du manque d'expérience du soignant. J'alpaguai Bunescu avant qu'il s'éloigne trop :

– On pourrait pas faire autrement ?

Il se retourna :

– Pardon ?

– On pourrait pas faire autre chose que des injections pour la soulager ?

– Je ne comprends pas.

– On ne pourrait pas, par exemple, lui mettre quelques gouttes de morphine sous la langue, plutôt que de la piquer toutes les quatre heures... ça lui fait mal : elle grimace à chaque injection.

– Vous pensez qu'elle a mal ?

– Oui, parce que ça fait mal une piqûre.

C'était une visite en petit comité : il n'y avait que Bunescu, son assistante, Miranda et moi.

– Vous pensez qu'elle a mal ? demanda-t-il à Miranda.

– Oui, dit-elle, c'est une dame qui souffre beaucoup.

Il réfléchit, ou fit mine de réfléchir, puis, s'adressant à son assistante :

– On va peut-être passer directement à trois ampoules...

Je me demandai s'il le faisait exprès.

Il ajouta, en regardant par terre :

– Si elle a mal quand on la pique, c'est qu'on n'a pas encore atteint les bonnes doses... (Il leva les yeux et hocha la tête :) On n'est pas encore au bon palier.

Puis, d'un pas qui se voulait décidé, se dirigea vers la chambre suivante. L'assistante resta le stylo en l'air, ne sachant pas si elle devait ou non modifier la prescription initiale, et Miranda emboîta le pas à Bunescu.

– Excusez-moi.

Miranda se retourna mais pas Bunescu.

C'est moi qui poussais le chariot avec la paperasse, et je ne comptais pas bouger avant qu'il ait répondu à ma question. J'insistai :

– Docteur !

Il se retourna, visiblement à contrecœur.

– Oui ?

Je dis *visiblement* car c'était un homme peu expressif, mais j'avais suffisamment bossé avec lui pour voir quand il était agacé.

– Vous croyez pas qu'on ferait mieux de passer la morphine en sub-lingual avant d'augmenter les doses ?

– Je préfère pas, non.

– Parce que moi, et je dis ça à titre personnel, ça m'emmerde terriblement de piquer cette femme... je parle du geste, de la piqûre en elle-même : ça lui fait mal...

Là, il avait vraiment l'air agacé, et fuyant aussi :

– C'est pour ça qu'on va passer à trois ampoules... pour éviter qu'elle ait mal au moment de la piqûre.

J'insistai (Miranda me fit les gros yeux) :

– Ce que je veux dire, c'est que c'est facile de signer une prescription de morphine, mais que c'est beaucoup plus dur, moralement, d'appliquer ce genre de prescription... et en plus de voir qu'on fait mal à quelqu'un, qui n'a pas besoin de ça en ce moment... C'est pourquoi je me permets d'insister pour passer la morphine en gouttes sub-linguales.

– Le dosage de la morphine orale est différent de la morphine injectable.

– C'est de la morphine à un pour-cent dans les deux cas : c'est le même produit.

– Ah oui ?

Il se tourna vers Miranda.

– Oui, dit-elle, je crois bien qu'il a raison.

– En tout cas, le dosage est peut-être identique, mais la posologie est différente... Sous forme orale, il faut mettre plus de morphine qu'en sous-cutanée : l'absorption n'est pas la même...

– Il faut en mettre beaucoup plus ? demanda Miranda.

– Ça dépend... il faut mettre le double en général.

– On pourrait essayer, dis-je.

– Je préfère pas... Cette dame n'est plus hydratée, elle a la bouche toute sèche et ça risque de contrarier l'absorption... (Il marqua une pause, puis :) Mais j'en parlerai quand même au docteur Feun Kloung.

Miranda haussa les épaules, l'air désolé : elle aussi aurait préféré qu'on évite les piqûres. Je voulus rajouter quelque chose, mais elle me fit à nouveau les gros yeux, en plus suppliant. Elle devinait à peu près ce que je voulais dire, et ne tenait pas à ce que je le dise maintenant, puis elle suivit Bunescu qui fuyait déjà vers la chambre suivante. L'assistante me regardait : elle n'avait pas tout compris à la discussion et ne savait pas quoi noter sur l'ordonnance :

– Alol, yo doi plesclir doué o tré ampoulé ?

– Doué.

Je revis Miranda en fin de matinée. Elle revenait du bureau de Bunescu, le sourire aux lèvres. Un instant, j'ai cru qu'il avait modifié la prescription. Mais non : il lui a juste dit qu'il préférerait que j'emploie un « vocabulaire mieux choisi » lors des prochaines visites médicales.

– J'ai pas été grossier.

– C'est surtout le *ça m'emmerde* qui lui a fait mal aux oreilles.

– Pauvre chou...

On parla ensuite de madame D.

– On lui met combien d'ampoules au final ?

– Trois.

9

Que dire d'autre ?

On passa :

1) chercher Pat, et

2) l'après-midi à fumer des joints au bord de la rivière.

Il n'y avait rien d'autre à faire de toute façon. C'est Pat qui roulait et faisait l'animation ; entre deux joints, il jonglait avec des balles ou des massues, faisait du diabolo et maintenait un semblant de conversation. On était dans le méandre, face à la falaise au pied de laquelle la rivière fait un coude et part vers le sud.

Deux ans plus tôt, un copain du lycée s'était jeté en voiture du haut de la falaise. L'endroit était isolé, et le seul témoin de son suicide, un employé de la carrière, crut d'abord qu'il s'agissait d'un type qui voulait se débarrasser d'une voiture volée. Il n'appela pas tout de suite la police, pour pas s'attirer d'ennuis, et pour en attirer à personne aussi : une bonne âme. Il était 17 heures, il avait fini sa journée, et il prit le temps de s'envoyer deux verres de rouge avant de décrocher son téléphone et appeler la police. Par la suite, deux autres personnes firent le grand saut en voiture, et les flics finirent par installer des gros blocs de pierre en haut de la falaise afin d'éviter toute récidive.

Seb : « Tu le connaissais bien ? »

Moi : « Pas vraiment, non... Pendant deux ans, on s'est croisé tous les jours au lycée, mais il me disait à peine bonjour... je crois bien qu'il m'aimait pas. »

Pat : « On peut le comprendre... »

Moi : « Pauvre con. »

Seb : « Il se défonçait ? »

Moi : « Pas plus que toi et moi. »

Pat (tout en jonglant) : « C'était donc un gros défoncé. »

Seb : « Tu lui avais déjà parlé ? »

Moi : « Ouais... en fait, la seule fois où on s'est parlé plus de cinq minutes, c'était la veille de sa mort. »

Pat : « C'est pour ça qu'il s'est suicidé ! »

Moi : « Ferme ta gueule. »

Seb : « Il t'a dit quoi ? »

Moi : « Pas grand-chose... On faisait partie d'un club d'escalade au lycée... »

Pat : « T'as fait de l'escalade ? »

Moi : « Ouais... et on s'était retrouvé ensemble pour grimper, lui, moi et quelques autres, un dimanche après-midi... »

Pat : « Faudra que tu nous apprennes... »

Moi : « Pas aujourd'hui... Et on avait grimpé ensemble, on avait fait cordée commune : il m'avait assuré, et je l'avais assuré. »

Seb : « Et ça s'était bien passé ? »

Moi : « Ouais... »

Pat : « C'était qui le meilleur de vous deux ? »

Moi : « C'était lui. »

Quelques heures plus tard, on se retrouva au bord de la même rivière, mais à cinquante kilomètres plus au sud, sur une plage isolée et difficile d'accès. Il était minuit passé, et tout un éventail de dopés était réuni autour d'un feu de camp. L'un d'entre eux, visiblement le plus allumé de la bande, tapait sur des congas et improvisait des chants où il était question de *Tarzan* et de *Santa Maria*. Il était maigre, sautillant, et son visage, vaguement éclairé par la lueur des flammes, semblait tirillé par le speed et l'angoisse. Tout autour, dans la pénombre, des gens assis et silencieux, quelques danseurs aussi – en tout, une cinquantaine de personnes.

Il nous restait cinquante francs chacun avec Seb, juste assez pour s'acheter un comprimé d'ecstasy ou deux buvards de LSD. On fit le tour de l'assemblée, mais on ne trouva rien à croquer. Chose rare : la seule drogue disponible était de l'héroïne. On n'hésita pas longtemps. C'est un Anglais, un grand dadais coiffé d'un chapeau haut-de-forme qui vint vers nous pour vanter, tel un représentant *cool*, les mérites de son produit (*The best brown in the world*), avant de nous faire un laïus, toujours en anglais, sur notre jeune âge et la dangerosité des opiacés en général, et de l'héroïne en particulier. On retourna dans la voiture.

Seb (en ouvrant le paquet) : « Y'a pas grand-chose... »

Moi : « Fais voir. »

Seb : « Y'a de quoi se faire deux lignes... »

Moi : « Parfait. »

Pat (faussement sérieux) : « Et moi ? »

Moi : « Toi, t'es mineur ! »

Pat : « Et alors ? »

Seb : « Et alors, c'est tout ! »

10

Ce que je voulais, dans l'idéal, c'est que les toubibs aillent faire eux-mêmes la première injection à chaque changement de dosage morphinique, qu'ils participent

au processus autrement qu'en signant un bout de papier, qu'ils tuent eux aussi, directement, qu'ils piquent, comme nous. J'en parlai à Miranda : sur le fond, elle était d'accord avec moi, mais elle ne voulait surtout pas que j'aborde le sujet lors d'une réunion ou d'une visite médicale. Ça me convenait plutôt bien, à deux conditions : que je sois exempté de réunions et de visites médicales, et que je fasse plus souvent des nuits. Ça lui convenait aussi. À partir de là, tout se passa mieux – ou pire, c'est selon.

J'ai rencontré beaucoup d'infirmiers qui ont appris à faire des intraveineuses (ou des prises de sang ou des poses de cathéter) en se piquant eux-mêmes au pli du coude (ou sur l'avant-bras ou sur le dos de la main)... des gens tout à fait sérieux, appliqués, un poil masochiste, qui n'ont pas un seul instant penser, en se trouant la peau, à autre chose qu'à apprendre un geste technique, sans rien s'injecter du tout. Aujourd'hui encore, j'ai du mal à les prendre pour autre chose que des abrutis, des abrutis consciencieux certes, mais des abrutis quand même. Je me rappelle parfaitement de mon premier shoot, et j'en garde un très bon souvenir ; j'ai chopé la veine du premier coup, au pli du coude gauche ; le retour veineux se fit tout seul, sans que j'eusse besoin d'actionner le piston de la seringue ; j'ôtai le garrot et shootai.

Au début, je gardais les ampoules de morphine à moitié vides, ou celles dont je ne m'étais pas servi, pour me les mettre au petit matin, après le travail. Parfois je fouinais même dans le container à aiguilles, le truc où on jette les ampoules, pour en trouver une ou deux où il restait un peu de produit – ce qui arrivait souvent. Je prenais une seringue de vingt cc et une longue aiguille, destinées initialement à faire des intramusculaires profondes, et je trifouillais au milieu des aiguilles usagées pour trouver mon bonheur – en général de quoi me faire deux ou trois shoots en rentrant, bien au chaud dans mon lit.

Il y avait bien sûr des périodes de vaches maigres, quand aucun patient n'était destiné à être mis à mort, et j'arrivais volontiers, moyennant quelques coups de gnole, à me passer du produit.

Parallèlement, j'ai lié connaissance avec Mathieu, un autochtone de la ville voisine, héroïnomanie à temps partiel, et méthadoné à temps complet, avec qui j'achetais, de temps en temps, trois ou cinq grammes d'héroïne, qu'on se partageait allégrement le premier soir, et qu'on gardait jalousement chez nous le reste du temps. C'est ainsi qu'en l'espace d'un an d'une consommation irrégulière mais néanmoins fréquente, l'alcool et les somnifères ne suffisaient plus à faire passer ce fameux état de

manque bien connu des initiés, et qui se traduisait chez moi par un épuisement permanent – même l'air était lourd à porter, disait Mathieu. Mais ceci, moyennant un gros effort de la volonté, ne m'empêchait pas de continuer à travailler. Quand ça allait vraiment mal, je prenais du *Tramadol* ou j'achetais des comprimés de méthadone dans la rue, et mon état s'arrangeait en quelques heures. J'ai fonctionné ainsi pendant deux ans sans qu'aucun collègue ne s'aperçoive de rien.

11

Je n'avais pas revu Seb depuis l'obtention de mon diplôme, quatre ans plus tôt, quand (de retour chez mes parents, pour l'enterrement d'un oncle) je le recroisai dans un bar en compagnie de deux autres copains : Willy, qui fut son dernier ami proche, et Chris, que je connaissais depuis le lycée, et qui m'avait initié au LSD lors de la première rave-party organisée dans le département.

Bizarrement, le bar où on se trouvait sagement assis au comptoir était un bar où, pour diverses raisons, on ne mettait jamais les pieds auparavant : d'abord parce qu'il fermait tôt, et ensuite parce que le patron (un ancien de l'OAS), sa femme et ses deux fils refusaient de servir les Arabes. Le patron était mort depuis, et les deux fils (bien qu'anciens militants frontistes) n'étaient plus aussi regardants que leur défunt père, la preuve : deux Arabes sirotaient leur bière en terrasse.

Seb et Chris étaient chacun avec leur copine, ce qui n'empêcha pas Chris de me taquiner sur les dernières élections, celles-là même où le peuple de France avait eu le choix, en dernière instance, entre une femme et un cocu. Comme je me moquais des candidats mais que je ne votais pas, Chris se sentit obligé de me dire, appuyé par les deux serveurs, que les abstentionnistes ne devraient même pas avoir leur mot à dire à propos d'un truc auquel ils ne participaient pas. J'insistais pas et me tournai vers Willy, le seul autre célibataire de la soirée, qui s'intéressait autant que moi à la politique, c'est-à-dire pas du tout. Au final, c'est surtout nous qui firent l'essentiel de la conversation, échangeant anecdotes, vannes et souvenirs communs. À deux ou trois allusions qu'ils firent, lui, Seb et Chris (mais aussi les deux serveurs), je compris qu'ils carbureraient régulièrement à la coke – tant mieux pour eux, pensai-je. Pour ma part, je tournai à la bière et au Xanax, et ça me suffisait amplement.

Voici les derniers mots qu'on échangea avec Seb, en aparté :

– Qu'est-ce tu deviens ?

– Je torche des culs.

Il rigola.

– Et toi ?

– Je suis maçon.

– Ça te plait ?

– Ouais... C'est la vie au grand air, ça me fait du bien.

– Ouais ?

– Ouais.

Un silence, puis :

– Tu sais que j'ai arrêté de fumer ?

Je savais pas.

– Des clopes ou des joints ?

– Des joints.

Venant de lui, c'était plutôt étonnant.

– Qu'est-ce qui t'as pris ?

– Je sais pas... C'est plus facile pour me lever tôt.

Il me regarda en souriant ; c'était un faux prétexte – un prétexte secondaire en tout cas.

– Et c'est plus facile pour tenir droit sur les échafaudages, ajouta-t-il.

C'était aussi un faux prétexte ; je pensai que sa nouvelle copine en avait marre de le voir défoncé à longueur de journée ; ou alors qu'il en était arrivé à un point où la consommation quotidienne de bédo, associée aux aléas du travail salarié, offrait plus d'inconvénients (angoisses, parano, etc.) que d'avantages. Ce n'était pas le premier copain qui arrêta de fumer, et à chaque fois je trouvais ça dommage : c'était toujours une chose en moins qu'on aurait à partager, et ça me rendait triste.

Il dut voir ma réaction, car il m'invita tout de même à passer chez lui avant que je reparte en Suisse.

Je répondis : « Oui », en sachant d'avance que je n'irai pas.

12

Un jour où il n'y avait aucun vieux à tuer, ni héroïne (le dealer était en taule, ce qui m'inquiétait passablement), ni Méthadone ou Subutex à acheter au noir, ni Mathieu (lui aussi était en taule, mais pour des amendes impayées), je suis allé voir

mon médecin traitant, le vénérable docteur Robert Robert. Je le connaissais peu, mais je lui faisais confiance – suffisamment en tout cas pour lui raconter l'histoire qui va suivre.

– Alors monsieur Latouche, que me vaut l'honneur de votre visite ?

C'est ainsi qu'il s'adressait à moi... Je ne l'avais pas vu depuis un an, depuis un mal de dos imaginaire, mais j'avais eu l'occasion de lui raconter un peu ma vie... parce qu'il ne suffit pas d'aller voir un toubib avec un mal imaginaire pour obtenir un arrêt de travail, il faut aussi lui parler, au moins cinq ou dix minutes, parfois plus.

– Je crois que j'ai un petit problème.

– Dites-moi.

On avait le même temps de parole (c'était un médecin bavard), et à la fin il me disait toujours la même chose : « Vous devriez entamer une psychanalyse. »

Je lui racontai mon travail à l'hôpital.

Comme il avait travaillé dans le même établissement dix ans plus tôt, il ne se formalisa pas sur les pratiques que je lui décrivais. Il me demanda juste si j'avais diminué ma consommation d'alcool.

– Pas vraiment non...

– Vous êtes triste ?

– J'ai toujours été triste.

– Vous prenez toujours des antidépresseurs ?

– Oui.

Il regarda son ordinateur :

– Il y a trois ans que vous avez commencé à en prendre... En revenant de voyage, c'est bien ça ?

– C'est ça.

– Vous pouvez me rappeler pourquoi ?

– J'avais des crises d'angoisse, et je me sentais incapable de reprendre une activité normale, salariée. Je suis donc allé voir mon médecin de famille. Il m'a prescrit du Deroxat, et c'est seulement ensuite que je suis revenu en Suisse.

– Et actuellement, vous les prenez où les comprimés de Deroxat, étant donné qu'il y a un an que je ne vous ai pas vu ?

– On traite beaucoup de patients avec le Deroxat... j'ai qu'à me servir dans la pharmacie. Ou alors vous demander une prescription par téléphone, ce que vous m'avez d'ailleurs accordée à deux reprises.

Il consulta à nouveau son ordinateur :

– J'ai fait ça deux fois en l'espace d'une année, c'est vrai, mais toujours à contrecœur... et pour tout vous dire, je ne comptais pas le faire une troisième fois sans vous avoir vu auparavant.

– J'ai donc bien fait de venir.

– Tout à fait... (Un silence, puis :) Il me semble qu'on a déjà parlé de ça, mais vous devriez entamer une psychanalyse, c'est plus prudent lorsqu'on prend un traitement antidépresseur.

– Vous croyez ?

– Oui, je le crois...

– Hum...

– Vous savez, c'est pas si dur que ça...

Et il me sortit la même fredaine que d'habitude, à savoir qu'il fallait imaginer l'être humain comme un château fort, avec ses murailles et ses donjons, ses cuisines et ses salons, ses couloirs, ses chambres, ses chiottes, etc., ainsi que ses caves et ses oubliettes (il insistait toujours là-dessus) : des endroits sombres, pleins de recoins et de toiles d'araignées, où l'on va moins souvent, mais qu'il est bon de visiter de temps en temps (accompagné par un spécialiste, bien sûr), au moins pour savoir ce qu'il s'y trouve.

Il avait sans doute raison, mais je trouvais ça humiliant de prendre rendez-vous avec un inconnu et de le payer pour lui raconter mes misères – un curé, ajoutai-je, ferait tout aussi bien l'affaire (et pour moins cher), ou même une pute, du moment qu'elle n'est pas pressée et parle français.

– Vous pensez vraiment ce que vous dites ?

– Oui... D'ailleurs je vais souvent voir des putes.

– C'était quoi, initialement, l'objet de votre visite ?

– C'est un peu long à expliquer...

– Allez-y, j'ai tout mon temps... Vous êtes mon dernier client.

– J'aimerais être sûr que tout ce que je vais dire ne sortira pas de ce cabinet.

Il sourit et prit un air ironique :

– Vous ne le savez peut être pas, mais je suis soumis au secret professionnel.

(De nouveau sérieux :) Je vous écoute.

– Je voudrais quinze jours d'arrêt maladie.

– Pour quelles raisons ?

– Je me suis foulé la cheville... c'est en tout cas la version que j'ai donné à ma hiérarchie. Je leur ai dit que j'avais bu un verre de trop et que je m'étais cassé la gueule dans les escaliers en rentrant chez moi. Ils m'ont cru aisément.

– Je vois...

– Le problème, c'est que je ne supporte plus ce travail, qu'il faut absolument que je m'arrête quelques temps, au moins pour réfléchir.

– Mais jusqu'à présent, vous le supportiez plutôt bien ce travail, non ?

– Jusqu'à présent, oui... mais là j'en peux plus.

– Je vois... vous faites ce qu'on appelle un *burn-out*. Vous prenez quoi exactement comme médication ?

– Quarante mg de Deroxat au réveil, de manière systématique. Ensuite, ça dépend des circonstances.

– C'est-à-dire ?

– Ça dépend si je travaille ou pas, si j'ai des choses importantes à faire, si je dois me lever tôt le lendemain... En fait ça dépend surtout du niveau de stress auquel je risque d'être exposé.

Il parut presque effrayé :

– Et vous reprenez du Deroxat dans ces moments-là ?

– Nooonnn... surtout pas : j'en suis déjà à la dose maximale.

– Et vous prenez quoi alors ?

– Des benzos, essentiellement : Seresta, Xanax, Lexotanil, etc. Sinon, pour dormir, de la Distraneurine et du Stilnox.

– En quelles quantités ?

– Pour dormir : deux Distras, un Stilnox.

– Et pour le reste ?

– Pour le reste, j'alterne les molécules et les dosages... pour vous donner un ordre d'idées, je prends jamais plus que trois ou quatre mg de Xanax par jour...

– C'est déjà énorme !

– N'exagérons rien...

Il se redressa sur son fauteuil :

– Je n'exagère absolument pas monsieur Latouche !

Sur le coup, je le trouvai un peu trop grandiloquent, ce qui me fit sourire :

– Mon cas est grave alors ?

– Votre cas est grave !

– Et mérite bien quinze jours d'arrêt maladie.

Il sourit à son tour :

– Ce n'est pas si simple.

Puis il y eut un lourd silence.

Les médecins, dans leur grande majorité, n'aiment pas que leurs patients s'auto-médiquent, en particulier avec les psychotropes. Bien qu'ils s'en défendent (le but avoué du médecin est de faire prendre conscience au patient de la dangerosité d'une telle conduite), ils vivent ça comme une perte de pouvoir, et accessoirement comme un manque à gagner, ce qui peut vite les rendre agressifs et aiguïser leurs appétits de nuisance... mais j'en avais pas encore clairement conscience à ce moment-là.

– Il me semble au contraire que c'est extrêmement simple.

– Comment ça ?

– Il vous suffit juste de prendre un papier et d'y écrire que je me trouve en incapacité de travail pour les quinze prochains jours.

Il souriait toujours – mais d'un sourire différent.

– Je vois, et c'est tout à votre honneur, que vous n'avez pas perdu votre sens de l'humour.

– Je plaisante pas vraiment docteur, ou alors à moitié... J'ai vraiment besoin de m'arrêter plusieurs jours. Je ne me sens pas capable de retourner travailler demain. C'est au-dessus de mes forces.

– Oui ?

– Oui... Pour tout vous dire, je préfère crever que de me lever demain matin.

– Là aussi, vous plaisantez à moitié ?

– Même quand je plaisante, je suis sérieux ; et même quand je suis sérieux, je plaisante.

– Vous plaisantez j'espère ?

Son truc tomba à plat. J'évitai de le regarder : je lui aurais fait bouffer ses ordonnances.

– Je ne plaisante pas. J'arrive pas à faire autrement.

Il arrêta de sourire. Je lui demandai un truc concret, et il était obligé de me dire oui ou merde. Il préféra me dire merde, à sa façon :

– Je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure chose à faire que de vous donner quinze jours d'arrêt maladie.

J'insistai :

– Écoutez... en trois ans, j'ai participé de manière active, et en toute conscience, à une vingtaine d'euthanasies ou d'assassinats, appelez ça comme vous voulez... On va bientôt en entamer un autre, sur une mamie que j'aime bien, et je ne compte pas y participer. C'est pourquoi je vous demande, très sincèrement, ces quinze jours d'arrêt maladie pour les vingt cadavres que j'ai sur la conscience.

À nouveau, un lourd silence – que je m'abstenais de rompre.

– Je vous le redis, mais je ne suis pas sûr d'être la personne la plus apte à entendre ce genre de choses. Vous devriez consulter un psychanalyste.

– Vous êtes la personne la plus apte à me fournir un arrêt de travail. Il faut au moins quinze jours pour obtenir un rendez-vous chez un psychiatre, vous le savez autant que moi. Je peux aussi aller aux urgences psychiatriques, mais il se trouve, malheureusement, que je travaille sur le site même qui accueille les urgences psychiatriques... et que je suis souvent amené à rencontrer les personnes qui y travaillent...

– Je sais...

Pour la première fois, pointa un peu de dépit dans sa voix.

– C'est pourquoi je vous demande ces quinze jours d'arrêt maladie.

Il tiqua à nouveau :

– Je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure chose à faire...

– C'est bien dommage.

Un silence, puis :

– Vous trouvez peut-être ça dommage (*il se gratta le bras et attrapa un stylo*), mais c'est encore à moi de décider de la durée des arrêts de travail de mes patients (*il se redressa brusquement et planta ses yeux dans les miens* :) Et dans votre cas, je pense qu'une semaine d'arrêt sera amplement suffisante dans un premier temps...

Son ton s'était notablement durci... Je regardai son front, sa barbe blanche : un mélange de Nicolas Hayek (en plus maigre) et de Jean-Pierre Marielle, puis ses yeux. Mais ses yeux mentaient. Je ne le lâchai pas :

– Vous vous êtes déjà injecté de la morphine ?

– Pourquoi vous me demandez ça ?

– Parce que je suis votre dernier patient... et que vous avez tout votre temps.

Il marqua un autre temps d'arrêt, puis :

– Puisque vous me posez la question, je suppose que vous avez déjà essayé... (*je ne disais rien*) Et je vais vous répondre franchement : je n'ai jamais essayé, mais j'ai bien failli le faire, une fois, pour mieux comprendre mes patients toxicomanes. J'avais trente ans, j'étais encore étudiant. Mais je ne l'ai pas fait.

– Vous auriez dû !

Il n'apprécia pas – grandiloquent :

– Il s'agit de la chose que je suis le plus fier de ne jamais avoir fait.

– Moi, la chose dont je suis le plus fier, c'est de ne jamais avoir fait d'enfants.

– Vous êtes jeune.

Je le pris vraiment comme une insulte :

– Et vous, vous êtes vieux.

– Il manque quelque chose...

– Pardon ?

– Il manque quelque chose : « Et vous, vous êtes vieux... et con. »

Là, je le détestai vraiment :

– Vous avez raison : c'est exactement ce que je pense.

Il sourit :

– C'est bien ce qu'il me semblait... Maintenant que les choses sont un peu plus claires, si vous me parliez un peu de votre relation aux opiacés, et à la morphine en particulier. Je vous rappelle que je suis soumis, de part ma profession, au même secret professionnel que vous, et que mon rôle n'est pas de vous enfoncer la tête sous l'eau, mais de vous aider à en sortir.

J'ai été con, j'aurais dû me méfier... Mais j'ai craché le morceau :

– Je me shoote depuis deux ans, cher docteur, avec de la morphine que je récupère dans le service.

Il hocha la tête, l'air grave et empathique.

Je continuai :

– Au début, je faisais comme tout le monde : j'appliquais les prescriptions, quelles qu'elles soient. C'est-à-dire qu'en cas de mise à mort, je mettais autant de morphine qu'on me le demandait. Puis il y a eu un type qui a agonisé pendant une dizaine de jours. Personne n'avait jamais vu ça. À la fin, je m'en rappelle très bien, on lui injectait vingt-six milligrammes de morphine toutes les quatre heures, ce qui aurait largement suffi à assommer – à tuer je veux dire – un cheval ou un éléphant : une vraie boucherie... après chaque injection, on aurait dit qu'on lui avait glissé une

balle de tennis sous la peau tellement la cloque était impressionnante. Après ça, après la mort de ce patient je veux dire, j'ai décidé d'arrêter... J'injectais toujours de la morphine, mais juste assez pour que le patient ne soit pas en manque : je ne doublais pas quotidiennement les doses comme c'était prescrit, je me contentais juste d'en mettre un peu moins, et je jetais la morphine qu'il y avait en trop...

– Continuez...

– Et puis un jour j'ai commencé à me l'injecter.

– Dans quelles circonstances ?

– Chez un ami... un vrai connard.

– Et ça vous a fait quoi ?

– Un orgasme ! C'était vraiment merveilleux.

– Je travaille avec pas mal de toxicomanes, dans un centre, pas loin d'ici, et ils me disent tous la même chose...

– C'est-à-dire ?

– Ils me disent tous la même chose que vous... que ça fait comme un orgasme.

– Et qu'est-ce que je dois en conclure ?

– D'après vous ?

– Je vous en prie.

– Que vous êtes une personne qui se trouve dans une détresse personnelle, professionnelle et sociale gravissime, et que vous risquez l'effondrement à tout moment, chose qui vous rend dangereux pour vous-mêmes – mais ça vous le savez déjà – et pour vos patients.

– Je leur fais rien de mal à mes patients.

– Si : vous volez de la morphine qui leur revient de droit. Comment êtes-vous sûr qu'ils en reçoivent assez pour *ne pas être en manque* comme vous dites ? Comment pouvez-vous affirmer une telle chose ? Vous êtes médecin ?

Je restai calme.

– Non, je suis un toxicomane, comme vous n'avez pas osé me le dire, et en tant que toxicomane, je peux vous assurer que je connais mieux que quiconque ce qu'il faut donner à un patient morphino-dépendant afin qu'il ne soit pas en manque.

– Alors moi, je suis médecin, et je peux vous assurer que vous êtes la personne la moins bien placée pour décider de ce genre de choses. Et vous savez pourquoi ?

– Dites toujours...

– Parce que vous préférerez toujours voir un patient en manque plutôt que vous trouver vous-même dans un état de manque.

Il avait entièrement raison.

– Mais ça ne s'est jamais présenté ! (Ça s'était déjà présenté !)

– Comment pourrais-je en être sûr ?

– Vous avez ma parole !

– Vous vous foutez de moi ?

Je le pris (faussement) comme une insulte, et il eut l'air de croire en mon indignation silencieuse. Il se calma :

– En fait, je suis tout disposé à vous croire, mais l'expérience m'a appris qu'il fallait croire en la parole d'un toxicomane comme en celle du diable.

– Vous n'avez peut-être pas entièrement tort...

Là, il me regarda sans trop savoir s'il devait avoir l'air ulcéré ou abattu.

Je me redressai sur ma chaise, l'air arrogant :

– Bon ! On fait quoi ?

Sa mâchoire inférieure s'affaissa un instant, avant que sa bouche, ses lèvres, sa langue, et finalement tout son visage recommencent à s'animer :

– Ce qu'on fait ? Alors vous, je ne sais pas ! Mais moi, je sais exactement ce que je vais faire !

Blême, il attrapa son paquet d'ordonnances et un stylo.

– Vous allez me donner quinze jours d'arrêt maladie ?

– Surtout pas !

– Et un peu de Subutex, peut-être ?

– Encore moins ! (Écarlate, il écrivit rageusement sur son bout de papier, puis :) Vous avez trois jours d'arrêt maladie. Nous sommes lundi soir, et vous revenez me voir mercredi matin, à 8 heures, pour qu'on en discute.

Ça se voulait sans appel.

– Votre cas est très grave.

Il posa l'ordonnance devant moi, froidement. Sa main ne tremblait pas.

13

Il était évident, dans ma tête, que je n'irais pas à ce rendez-vous, ni voir un autre médecin. J'allais préparer un peu mes arrières, et démissionner : c'est tout.

J'étais assez grand pour savoir si mon cas était grave ou non, et j'avais beau me sentir à bout, je ne me sentais pas totalement désespéré. J'avais encore des ressources comme on dit : un compte bloqué avec deux mille euros (de quoi me retourner et tenir pendant un ou deux mois), et quelques amis, mécènes pauvres mais fidèles et irréprochables. Ils connaissaient ma situation au moins aussi bien que le docteur Robert, sans pour autant en faire un plat. Ce soir-là, il me restait une fiole de Tramadol et un litre de rhum, de quoi attendre gentiment que la nuit passe. Charlotte, qui n'habitait pas loin, m'emmena un peu d'herbe et quelques trucs à grignoter : une part de pizza et trois yaourts aux fruits. Elle aussi pensait que le toubib était un connard et que la meilleure chose à faire était de démissionner et d'aller voir ailleurs. Elle resta un peu, roula un spliff et fit même réchauffer la part de pizza – un pacha en manque, pensai-je.

Le mardi fut lugubre.

Avec un fond de rhum, du Xanax, de l'herbe et deux yaourts, c'était gérable, à condition de rester sous la couette. C'était mon deuxième sevrage *forcé*, mais ça allait encore... ça irait encore mieux, moyennant quelques Xanax supplémentaires, demain en fin de matinée ou en début d'après-midi... et c'est exactement ce qui se passa : il faisait beau et j'arrivai à me déplacer dans la chambre, au moins pour attraper un paquet de cigarettes et un briquet. Il était midi passé. Le téléphone sonna : je laissai sonner. Je pris mes deux Deroxat et me retirai sous la couette en attendant que ça monte, que je puisse entamer une nouvelle journée. Le Deroxat, comme tous les antidépresseurs, est une béquille et baume apaisant. Il permet, chez les natures faibles, de mieux supporter la vie, son amertume, et de retourner au travail tous les matins. Au début, après dix ou quinze jours de traitement, il a parfois un effet stimulant comparable à l'ecstasy : la montée vous sort littéralement du lit. Mais ce phénomène se fait plus rare avec le temps. Dans mon cas, c'est tout juste s'il allait me permettre de quitter ma chambre et faire quelques courses. Le téléphone sonna juste avant que je sorte. Il était 17 heures : c'était ma mère.

– J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Le petit Vignal est mort.

– Quoi ?

– J'ai essayé de t'appeler à midi mais ça répondait pas... Tu sais bien, le petit Vignal : Sébastien.

- Comment ça il est mort ? Il est mort quand ?
- Ce matin : il s'est suicidé.
- Il s'est suicidé comment ?
- Avec un fusil je crois, mais j'en suis pas sûre... Attends, je te passe ton père :
il en sait plus que moi.
- Allô !
- La voix de mon père... la voix de mon satané père.
- Allô, ça va ? Qu'est-ce qui s'est passé ?
- C'est le petit Vignal... il est mort ce matin.
- Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Le pauvre, il s'est suicidé... c'est son père qui l'a retrouvé.
- Pourquoi tu dis *le pauvre* ? Tu l'as jamais aimé !
- Il travaillait... il avait arrêté de faire des conneries ces derniers temps...
- Il en a jamais fait plus que moi.
- Ouais... en tout cas, il est mort... Je te repasse ta mère.

Plus tard, j'appelai Chris : il avait vu Seb le week-end précédent, mais n'en savait pas plus que mes parents. Il me conseilla d'appeler Willy, qui traînait plus souvent avec Seb ces derniers temps. J'appelai Willy, mais son numéro, selon la voix d'une opératrice, n'était *pas attribué*. Je laissai tomber.

Il faut parfois que les gens meurent : on prend ainsi moins de risque à les évoquer. Avec les vivants, c'est toujours plus délicat : on s'expose à plus de déconvenues, ils peuvent toujours nous contredire, ou nous traiter de connards. J'appelai Charlotte et passai la soirée avec elle et son copain, chez eux. Pendant des heures ils m'écoutèrent parler de Seb. Ils étaient bien pourvus en alcool et (ô miracle !) en coke. J'en avais plus pris depuis des mois et, faute de seringue, m'en mettais plein le nez : un coup à gauche, un coup à droite.

La nuit fut courte, et le réveil difficile.

Dans mon courrier, une lettre du vénérable docteur Robert.

14

Monsieur, notre dernière conversation m'a laissé un goût amer, et je regrette sincèrement que vous ne vous soyez pas présenté à notre rendez-vous de ce matin.

J'en conclus donc que vous allez reprendre le travail dans des conditions que je ne peux accepter sans réagir.

Votre situation est dramatique, comme je vous l'ai déjà dit, et je suis convaincu que vous ne pouvez exercer votre profession sans mettre gravement en danger la vie des patients dont vous avez la charge. De plus, vous manquez à toutes les obligations éthiques vis-à-vis de votre employeur qui, j'en suis sûr, vous accorde son entière confiance.

Ceci ne peut plus durer, et il en va de ma responsabilité de médecin de ne pas vous laisser continuer à exercer une profession dont vous ne respectez même plus les règles élémentaires. C'est pourquoi je vais adresser sous peu une lettre au médecin cantonal afin qu'il me libère du secret médical.

Une telle décision n'est jamais évidente à prendre, mais les circonstances et votre personnalité me poussent à agir ainsi. En vous souhaitant, malgré tout, une bonne réception de cette lettre, je vous prie d'accepter mes salutations.

C'est le genre de courrier qu'on reçoit pas souvent dans une vie... qui vous tord les boyaux dès le réveil, et vous oblige malgré tout à prendre des décisions immédiates et radicales. Assis sur les chiottes, le corps tremblant et en proie à une diarrhée incontrôlable, j'essayai sans y parvenir d'allumer une cigarette. En revenant dans ma chambre, je pris mes deux Deroxat habituels et fis fondre cinq milligrammes de Temesta sous ma langue. L'amplitude des tremblements baissa un peu, suffisamment en tout cas pour que je puisse placer la flamme du briquet sur l'extrémité de ma clope. La première bouffée me renvoya aux chiottes pour vomir les deux Deroxat tout juste avalés. Il était 10 heures et demie ; je bossai à 11 heures.